

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 30 (1962)
Heft: 4

Artikel: Les cloches de Pâques
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568062>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Dessin de Federico García Lorca

Les cloches de Pâques

Pierre était bouleversé. Cette lettre inattendue, il l'avait trop longtemps espérée, il en était arrivé à craindre sa venue comme on craint les miracles, et maintenant elle était là; il la relisait pour la vingtième fois, mais les mots dansaient toujours devant ses yeux. Il avait peur comme un vieil enfant, un enfant à qui on offre un jouet trop beau. Il avait envie de fuir, mais fuir le bonheur est ridicule, son métier lui avait donné la peur du ridicule autant que sa longue solitude lui avait donné peur du bonheur. Et puis à son âge, on ne pouvait fuir : il n'était pas encore un vieux Monsieur, mais déjà un homme très respectable, avec des cheveux d'argent, une réputation, des secrétaires. Un Monsieur qui ne reçoit que sur rendez-vous et que l'on ne fait pas attendre. Pourtant, il avait toujours attendu, il n'avait fait qu'attendre ce bonheur toute sa vie.

Cette joie était trop forte. Il décommanda tous ses rendez-vous ce jour-là, il rentra chez lui, ouvrit un petit meuble qu'il n'ouvrait presque jamais. Là, dans un tiroir, se trouvaient tous les souvenirs; il les regarda longuement. Les premières photos de Stéphan et de lui, des photos de leur petite ville. Ils allaient ensemble à l'école. Le troisième

garçon du deuxième rang, avec un col blanc sur son tablier noir, c'est Stéphan, et lui, Pierre, est juste à côté, bien entendu. Et puis voici le jardin où ils jouaient ensemble le jeudi. Voici des notes de l'école : Pierre, premier, et Stéphan, deuxième, ou bien Pierre deuxième et Stéphan premier, cela ne variait pas, d'ailleurs ils copiaient toujours leurs devoirs l'un sur l'autre. Puis des lettres : leurs premiers souvenirs d'adolescents, des poèmes qu'ils se dédiaient : «A Pierre, mon frère et mieux que mon frère...». Ils avaient seize ans, dix-sept ans... Et puis ces fleurs séchées. C'était un jour de Pâques, dans les bois près du village. Il faisait chaud, ils s'étaient baignés dans un cours d'eau et, nus, l'un près de l'autre, ils avaient recréé ensemble les gestes de l'amour, des gestes purs et beaux. Mieux que frères, plus que frères, et pourtant des frères aussi, des semblables, et de plus des amants... Ils découvraient le monde entier dans leurs yeux, et le monde leur semblait merveilleux. Plus tard, ils partirent ensemble à Paris pour continuer leurs études et passer des examens. Leurs deux familles trouvaient normal qu'ils prennent une chambre ensemble puisqu'ils étaient amis d'enfance. Toutes les tentations de la ville leur parurent si vides de sens qu'ils les considéraient comme des situations de romans. Ils se penchaient ensemble sur les mêmes livres tout le jour et dormaient chaque nuit dans les bras l'un de l'autre. Si on leur avait dit que c'était pêché et scandale, ils n'auraient fait qu'en rire. Ils s'aimaient, tout simplement. C'était tout et c'était assez.

Un jour, vint la guerre qui détruit tout. Stéphan était de mère américaine, il fut de son devoir de partir pour New York où il avait de la famille. Pierre fut mobilisé. D'abord, ils s'écrivirent chaque jour, puis l'occupation allemande en France interrompit leur correspondance. Stéphan fut mobilisé à son tour, mais dans le Pacifique. Les jours passèrent, puis les années, mais ils s'aimaient assez tous deux pour être certains que l'autre était toujours vivant; sinon leur cœur aurait cessé de battre.

Puis, un beau jour, vint la fin de la guerre. Le premier courrier par avion leur apporta les premières nouvelles. Mais Pierre avait commencé sa carrière dans la diplomatie et il avait des fonctions qui l'empêchaient de courir vers Stéphan comme il l'aurait voulu. Plus tard, Stéphan lui apprit qu'il s'était marié aux Etats-Unis, il ne pouvait plus entreprendre facilement le voyage. Un sens du devoir très fort et une stricte éducation les obligeaient tous deux à se conseiller l'un à l'autre de ne pas négliger leur métier et leurs responsabilités pour le plaisir merveilleux mais dangereux de se revoir. Ils savaient bien que, s'étant retrouvés, ils ne pourraient plus se séparer et oublieraient trop facilement famille, métier, respectabilité...

Ils continuèrent donc à écrire, deux ou trois fois l'an pour se donner des nouvelles. Des lettres brèves et qui semblaient de vieux amis, mais entre chaque mot de chaque ligne, une encre invisible écrivait : «Je t'aime»... Le temps passa encore. Des années, puis de années. Puis Pierre tomba malade assez gravement, et son état de santé l'obligea à prendre une retraite précoce. Il se retrouva libre, mais son miroir lui disait qu'il n'était plus un jeune homme : ces rides, ces cheveux blancs, ce pli amer au coin de la bouche... Il ne voulait pas se montrer ainsi à Stéphan qui avait sans doute gardé le souvenir d'un garçon jeune et beau,

de même que lui imaginait toujours un Stéphan de vingt ans. Il en rêvait, mais chaque jour passé augmentait ses scruples.

Jusqu'à cette lettre reçue ce matin : «Je suis veuf, je laisse mes affaires à mon fils aîné, je reviens en Europe. Je voudrais te revoir dans notre village. J'y serai le jour de Pâques prochain. Viens, je t'en prie, je retiendrai des chambres à l'hôtel du Lion d'Or».

Pâques, c'était bientôt- cette semaine, demain... Mais Pierre avait peur, il n'avait pas répondu, il ne se décidait pas à partir. Quelle folie de se revoir après si longtemps ! Allait-il retrouver un vieillard, semblable à ce qu'il était devenu lui-même, avec des yeux las, des muscles détendus, des mains amaigries ? Ah ! non, non, il fallait refuser cette confrontation du triste présent avec le beau passé !

Pourtant, malgré lui, comme poussé par le destin, il quitta Paris la veille de Pâques. Quand il arriva dans son village, le dimanche à l'heure de la messe, une vertigineuse envolée de cloches l'accueillit sur la grande place. Les sons éclataient dans l'air comme des fleurs et le ciel bleu chantait. Il y avait un joli nuage rose à l'horizon, les pigeons tourbillonnaient autour du clocher, et les enfants se jetaient des pétales de fleurs au visage, comme des confettis de Mardi-Gras en attendant l'heure de la procession.

Pierre descendit de sa voiture devant l'hôtel du Lion d'Or, et là, brusquement, il s'arrêta, frappé de stupeur émerveillée. Stéphan était devant la porte, l'attendant. Mais non un Stéphan nouveau, changé, inconnu. C'était le Stéphan de ses vingt ans, avec des cheveux d'or, un regard lumineux, des lèvres douces. Ils avancèrent l'un vers l'autre, lentement, les mains tendues, puis leurs mains se touchèrent et ils restèrent ainsi longtemps à se regarder éperduement à travers des larmes qui jaillissaient de leurs yeux sans qu'ils s'en aperçoivent. Ce fut Stéphan qui parla le premier : «Pierre, mon Pierre, par quel miracle ? Tu n'as pas changé, je te retrouve tel qu'à vingt ans : tes cheveux bruns, ton beau sourire, ton clair regard... Tel que si je t'avais quitté hier. Comment cela est-il possible ?»

«Mais non, Stéphan, c'est toi... Tu es toujours beau et jeune, les années ne t'ont pas touché, c'est merveilleux ! Par quel miracle ?»...

Un ange qui passait par là à ce moment aurait pu leur répondre : O hommes de peu de foi ! Ne comprenez-vous pas que c'est le miracle des cloches ? Ne savez-vous pas que Pâques est la fête du renouveau et que le printemps revient chaque année ? Le printemps reviendra toujours et la jeunesse est éternelle. Mais ce miracle vous est donné surtout parce que vous vous regardez à travers vos larmes ; des larmes de joie transforment le monde. N'est-il pas normal que deux hommes qui se retrouvent en pleurant revoient les deux enfants qu'ils ont été ? Bienheureux les cœurs purs ! Le Royaume des Cieux appartient à ceux qui pleurent en écoutant les cloches de Pâques». Mais l'ange se contenta de sourire sans révéler ce divin mystère et s'envola dans le ciel bleu.

Plus tard, au restaurant de l'hôtel, une charmante dame se penche vers le Monsieur qui l'accompagnait pour lui dire : «Regardez donc ces

deux vieux messieurs, ne sont-ils pas charmants ? Ils se regardent avec un tel air de bonheur qu'ils en oublient de manger. S'ils avaient vingt ans, on pourrait croire . . . Mais c'est invraisemblable : on croirait deux amoureux».

Et le Monsieur lui répondit : «Fasse le ciel qu'à leur âge, nous entendions ensemble les cloches de Pâques, belle amie. Peut-être, alors, vous comprendrez . . .».

Roger-Jean

Chronique des Livres

Délaissant pour une fois le compte-rendu des nouveautés, si souvent décevantes et qui m'amèneraient à vous décourager de lire, j'ai envie de vous faire part de quelques trouvailles, rares en librairie ou d'une importance mineure, mais qui, à défaut des attraits de l'actualité, me feront partager avec vous les plaisirs de la découverte.

D'abord, un texte très court, presque rien, quelques pages mais qu'il serait dommage de laisser passer inaperçues : dans la revue «Cahiers des Saisons» (Editions Julliard), dont je vous ai entretenu plusieurs fois pour ses mérites anticonformistes, sa valeur littéraire et la très large compréhension de la plupart de ses collaborateurs sur les questions homosexuelles, — compréhension d'intelligence, je ne veux pas dire plus ! — donc, dans le numéro 28, Hiver 1962, de cette revue, je relève une brève chronique de Jean-Louis Bory intitulée : «Transistors». Est-ce un conte philosophique, une évocation poétique ? A vous de juger. Il s'agit des chats de Rome, les célèbres chats errants, innombrables parmi les ruines de la ville éternelle. Touriste errant, l'auteur nous dit comment il s'attache à ces animaux, à leur gentillesse féline et féroce, il observe leurs mœurs et leurs habitudes, se lite avec les plus aimables ; comme tous bons Romains et tous les touristes sensibles, il leur apporte quelques cadeaux, victuailles et restes. Les chats de Rome sont gavés comme les pigeons de Paris ou les ours de Berne. Il partage ses préférences entre un beau brun et un blond-fauve. Et, la veille du départ, pour un dernier cadeau à son favori, il porte . . . un petit poste à transistors. On comprend soudain, que, par une habile ambiguïté, l'auteur nous a fait prendre pour des chats la faune pittoresque et sensuellement animale des ragazzi de Rome. Ce n'est presque rien, je vous l'ai dit, quelques jolies pages, mais qui valent la peine d'être relues sous ce nouvel éclairage. Auteur de plusieurs romans qui ne cachaient pas sa large compréhension pour les amours masculines, tels : «Un Noël à la tyrolienne» ou : «Usé par la mer», Jean-Louis Bory nous donne avec ce petit texte un exemple de son talent malicieux, poétique et très évocateur.

Je veux vous entretenir maintenant d'une autre charmante histoire qui m'est tombée sous la main par hasard, mais qu'il ne vous sera pas aisé de vous procurer, je le crains : c'est un conte signé par Charles Perrault et l'abbé de Choisy. Eh ! oui, le Perrault des célèbres contes de fées pour enfants, et le scandaleux abbé mémorialiste de la Régence.